



PARU DANS : LE

Saint-Ouen, l'âme tsigane en transit

Dans les rues de Paris, leurs enfants travaillent, font la manche. Ils sont roms, viennent d'Europe de l'Est. Nous les côtoyons sans les connaître. Ils sont pour nous d'éternels nomades: bohémiens, romanichels, tsiganes. Eux ne sentent plus l'âme vagabonde depuis longtemps. Ils vivent leur exil sans romantisme. Des sans-papiers comme les autres. Sur un terrain vague de Saint-Ouen, transformé par la force des choses en camp de transit, des familles de Roms roumains s'organisent en attendant le prochain départ.

► [LIRE LA SUITE...](#)

Assise sur le trottoir devant la gare du Nord, Nadia maudit la police. « Ces enculés m'ont attrapée et m'ont pris mon argent. » A 14 ans, après neuf mois en France, elle possède un français de base. Elle vient de Roumanie. Elle est tsigane. Sa bouille ronde lui donne un air enfantin, mais pour elle l'école n'est déjà plus qu'un vieux souvenir. Tous les jours, sauf le lundi, elle travaille. Sa mère, Maria, mendie aux Champs-Élysées, Nadia préfère les gares. Mais la manche n'est pas vraiment son truc. Elle a du mal à adopter la mimique suppliante qui va avec la ritournelle : « S'il vous plaît madame, donnez-moi de l'argent pour manger. J'ai très faim. Bon voyage. » Parfois, elle disparaît, lâche les copines quelques heures. Quand on lui demande où elle va, elle reste évasive. Cette gamine a le sens du flou. Le soir, elle rentre à Saint-Ouen par le train et le bus au lieu de prendre le métro, nettement plus rapide. Pour l'expliquer, elle escamote l'évidence – il y a moins de contrôles – d'un vague « c'est comme ça ». C'est comme ça tous les soirs. Après la journée de manche, Maria, Térézia, Véronica, Nadia et toute la bande rentrent chez elles.

Aux confins d'une zone industrielle d'où l'on voit les étoiles. Les lampadaires s'arrêtent juste avant le campement, les lumières de la ville n'y polluent pas l'obscurité. L'entrée dans leur univers, un autre monde à portée de métro, se fait à la lueur des feux. Au pied d'une cheminée aussi haute qu'une fusée – l'incinérateur de la ville de Saint-Ouen –, crachant une épaisse fumée blanche, sont groupées une centaine de caravanes. Rien n'est prévu pour vivre ici. L'eau courante tient du rêve, l'électricité de la débrouille et le ramassage des ordures des préoccupations annexes. Des familles vivent pourtant là depuis juin dernier. Les rares gadjé (non-tsiganes) qui fréquentent l'endroit l'appellent « Les Bateliers », du nom de la rue qui longe cette friche transformée en camp de Roms de Roumanie.

Cul sec et sans les mains ! Arrivés d'Espagne dans la nuit, les nouveaux venus arrosent l'événement dès le petit matin... Du jamais vu sur le camp !



Expulsés de leur campement de Saint-Denis parce qu'ils faisaient désordre en plein Mondial, ils ont élu domicile sur le site d'une ancienne usine EDF. Leur « bidonville »

SUITE ►

◀ RETOUR



repose sur une dalle de béton de 3,5 hectares couvrant un sous-sol, constellée de trous qui précipitent directement 2 mètres plus bas sur des tas d'immondices et de gravats. Les épaves de voitures et les poubelles qui débordent font ressembler les lieux à une décharge. Pour ces forçats du voyage, seul l'espace de vie – la caravane et ses alentours immédiats – mérite d'être entretenu. Ils savent qu'ils ne font que passer.

Pourtant, l'errance a disparu depuis longtemps de leurs repères culturels. En Roumanie, le premier programme de sédentarisation remonte à 1918. Hier encore, ils vivaient quasiment tous dans des maisons et ne s'en plaignaient pas. Mais, depuis l'insurrection de 1989, ils ont repris la route, fuyant la crise économique, le chômage, la misère. Et regrettent l'époque Ceausescu. « Il était très dur, c'était un dictateur, mais au moins on pouvait manger. Depuis sa chute, nous, les Tsiganes, on n'a plus aucun droit. » Aujourd'hui, ils ont vendu leurs biens et investi au minimum 1 000 marks (la seule monnaie qui leur semble digne de confiance) par personne pour payer les passeurs qui font miroiter l'Europe de l'Ouest comme un eldorado. Ils ont franchi les frontières cachés dans des camions ou dans des trains. A l'arrivée, ils s'entassent dans les caravanes décaties qu'ils ont trouvées

Saint-Ouen, l'âme tzigane en transit.

sur place. Certains de ne jamais obtenir ni papiers ni travail, ceux de Saint-Ouen disent pourtant se sentir mieux en France qu'en Roumanie : « Mieux vaut vivre dans une caravane que mourir de faim dans un pavillon. » Sans avenir, la vie s'organise pourtant à l'abri des regards, derrière l'enceinte de béton.

Comme d'habitude, dès l'aurore, le campement s'agite, les conversations troublent le silence. C'est le moment pour Véronica de se bouger. Sa situation de jeune mariée sans enfant lui impose quelques tâches pour toute sa tribu. Elle fait le café et le petit déjeuner, fricassée de haricots, viande grillée... Ensuite, ce sera le ménage. Pour l'eau, c'est simple : sortir du camp, prendre à droite, marcher une cinquantaine de mètres, franchir la porte du terrain « Interdit à toute personne non autorisée », longer deux terrains de foot, trois tennis, traverser la voie ferrée désaffectée pour arriver à un robinet. Les jardins ouvriers, auxquels il est normalement destiné, donnent un aspect champêtre à cette fin de parcours.

Véronica se fout du paysage comme de la corvée de lessive par 0 degré. Elle est heureuse, amoureuse. L'été dernier, elle a épousé Florin, qui vient d'un village voisin du sien en Roumanie. Il a 23 ans, elle en a 17. Sans maire ni curé, leur union a été scellée à Saint-Ouen

par une grande fête. Tout le campement en-dimanché a bu, mangé et dansé en leur honneur. Depuis, comme le veut la tradition, elle ne quitte plus son foulard de femme mariée. Un attribut bien pratique pour ne pas être reconnue quand, après les tâches ménagères, elle part gagner quelques sous en chantant sur la ligne Mairie-d'Issy-Porte-de-la-Chapelle, main tendue : « J'ai eu beaucoup de mal au début. Je suis retournée trois fois à la gare du Nord avant d'y arriver. La première fois que quelqu'un m'a donné de l'argent, j'étais contente. J'avais honte, mais j'avais un travail. Maintenant, j'évite les gares, les vigiles nous traitent comme des chiens. » Le petit frère, Léonard, s'adapte lui aussi à sa manière. Il joue à cache-cache avec la police, porte de Bagnolet. C'est là qu'il fait le laveur de pare-brise avec deux copains. Ils travaillent jusqu'à ce que les policiers parviennent à confisquer les raclettes. Sans outils de travail, le trio retourne au camp, retrouver les hommes qui passent leurs journées à réparer des voitures et vendre des pièces détachées.

SUITE ►

◀ RETOUR



ROMS ET GADJÉ

Le campement est divisé en groupes, unis par les liens du sang et du village d'origine. Des bouts de famille se retrouvent et forment de nouvelles cellules élargies aux cousins et aux amis. Au fond du camp, les plus pauvres. Plus on se rapproche de l'entrée, plus on monte dans la hiérarchie. Là, sous le hangar, dans l'alignement des voitures en état de rouler, les caravanes des « chefs ».

Le campement des Roms est situé sur la dalle d'une ancienne usine. Ils partagent le terrain avec une moto-école qui dispense là ses cours de slalom. Nadia, elle, part, à la quête de l'eau.

Leurs femmes portent des bijoux, leurs habitations sont plus confortables. C'est chez eux qu'on achète des cigarettes de contrebande à l'unité. Mais leur autorité est surtout reconnue par les gadjé. En fait, chaque groupe a son « bouli-basha » (chef de campement), plus ou moins ▶

▶ important dans le camp, le respect tenant essentiellement au pouvoir d'achat. L'allée principale du camp sert de lieu de rencontre. Deux clans, les femmes d'un côté, les hommes entre eux. On discute des soucis quotidiens, des convocations à l'Ofpra⁽¹⁾, des conjoints cavaleurs, des prochains départs vers de nouveaux eldorados ou du retour au pays... Au-

tour, les gamins s'occupent à leur jeu favori, faire claquer des pétards qui perturbent à peine les conversations.

Situé à Saint-Ouen, le terrain appartient pourtant à la Ville de Paris. Les Roms sont sous le coup d'une procédure d'expulsion mais, comme on ne sait pas où les mettre, rien ne se passe. La police se contente de faire une

SUITE ▶

◀ RETOUR



ronde chaque mardi, sans un bonjour, bombes lacrymogènes et matraques bien en vue. La dalle de l'ancienne usine a aussi un locataire tout à fait légal : une moto-école, qui donne ici ses cours de slalom. « Un matin, j'ai trouvé la porte ouverte et des caravanes partout, explique Jean-Claude, directeur de l'école. Ils m'ont soutenu que les policiers leur avaient dit de s'installer. Au commissariat, on a démenti l'information. » En ce qui concerne les ordures, Paris déclare ne rien pouvoir envisager pour dégager le terrain tant qu'il sera occupé par des personnes sans droit ni titre... A chaque cours, Jean-Claude s'égosille pour empêcher les mômes de slalomer avec leurs vélos déglingués entre les plots. Il lui faut aussi gérer les adultes saouls et ceux qui stationnent leurs véhicules sur le parcours. Malgré tout, Jean-Claude n'a rien contre leur présence. « De toute façon, ils n'ont nulle part où aller. J'aimerais simplement arriver à m'organiser avec eux pour pouvoir donner mes cours normalement. J'envisage même de les taxer pour faire nettoyer l'espace. » En attendant, pour les gamins c'est le manège. Les élèves leur font faire des tours à moto. « Pour moi, c'est un plus de passer mon permis en rencontrant ces gens-là, dit Gilles.

J'hallucine, à cinq minutes de Paris. Quand je vois les gosses dans le métro, j'ai pour principe de ne jamais donner d'argent. Mais j'étais loin d'imaginer où ils vivaient. Quand tu vois ça, tu te dis: "Liberté, égalité? Foutaise!" » Christian, lui, les considère comme des mendiants et des voyous qui profitent de leurs enfants, les font travailler au lieu de les envoyer à l'école. « Ils viennent ici sans désir de s'installer. Ils restent quelques mois, font de l'argent et se barrent. C'est des romanichels, des voyageurs, ils ont ça dans la peau. » Il ignore que les Roms de Roumanie sont déboutés d'office de la demande d'asile. Ils font même l'objet d'une procédure accélérée pour l'étude de leur dossier afin qu'ils n'aient pas le temps de prendre des habitudes sur notre territoire. Il ne sait pas non plus que la Mairie de Saint-Ouen refuse de scolariser la centaine de gosses de ce camp de réfugiés sans statut.



À 10 ANS, T'ES UN HOMME

Certes, il est difficile d'imposer à ces enfants une éducation standard. Déjà, dans leur pays, beaucoup n'allaient pas en classe. Si, une fois par semaine, l'arrivée dans le camp du camion de l'école du voyage⁽¹⁾ déclenche l'euphorie des mômes, ils n'en fréquentent pas pour autant très souvent les cours. Les contraintes de la survie passent avant l'envie d'apprendre. Du coup, contrairement à leurs parents qui, sous Ceausescu, ont bénéficié de la scolarité obligatoire, les adolescents sont souvent illettrés. « Je sais lire mais pas écrire, affirme Léonard. J'aimerais savoir mais je ne veux pas aller à l'école tous les jours. J'aime mieux travailler, gagner de l'argent pour m'acheter des affaires. » Il vient de fêter ses 13 ans : « Nos enfants ne travaillent pas », affirme Florin, le mari de Véronica. Quand on lui rétorque qu'on en voit dans les rues à

SUITE ►

◀ RETOUR



Paris, il explique : « Ce ne sont plus des enfants. Ils ont 10 ans, nous les considérons comme des hommes et des femmes avec leur responsabilité au sein de la communauté. » Iov est encore un enfant, il n'a que 7 ans, et pourtant il s'est fait embarquer par la police, un dimanche, aux Puces de Clignancourt, alors qu'il mendiait en jouant de l'accordéon. Deux jours plus tard, il retrouve sa mère, Dorina, dans les couloirs du Centre d'accueil Saint-Vincent-de-Paul. Il a déjà fait plusieurs passages dans ce foyer d'urgence auquel la guérite d'entrée donne des allures de prison. Lors de son arrestation, il a déclaré s'appeler Maradona – son prénom de voyage –, et ne plus avoir de parents. Un réflexe pour protéger sa famille mais, en l'occurrence, ses mensonges compliquent les démarches de sa mère pour le récupérer. Aujourd'hui, elle vient prouver aux éducateurs, passeport à l'appui, la véritable identité de Maradona. Dorina passe demain devant le juge. Alors seulement, elle pourra repartir avec son fils. En larmes, elle explique tout ça à Iov-Maradona en présence de l'éducatrice. « Pourquoi les Roumains ont-ils toujours plusieurs identités ? » s'étonne celle-ci, sans même se rendre compte qu'elle confond Rom et Roumain. « On a souvent ce genre d'histoires et on se méfie parce que des adolescents ont déjà débarqué violemment au centre et enlevé les enfants. Je ne crois

pas qu'ils emploient ces méthodes parce qu'ils ont un problème de compréhension des démarches légales. Ils comprennent quand ils veulent. » De fait, après quatre mois en France, Dorina connaît parfaitement le parcours du combattant pour sortir ses rejetons des griffes de la justice. « Cette fois, je récupère Maradona et je rentre en Roumanie. Si je reste, je vais finir par perdre mes enfants. J'en ai trois ici, six au pays, j'ai laissé les plus sages à ma sœur. J'aimerais que nous soyons réunis. Dieu va m'aider à élever ma famille. » Le lendemain, Maradona traçait vers Dieu sait où.



BUSINESS AU CAMP

Dans le camp, ennui et effervescence alternent au rythme des départs et des arrivées. Les « bigaillies » qui jonchent le sol indiquent les itinéraires. Des tas de pièces de 10 ou 20 centimes, mêlées aux pesetas, liras ou francs belges. Les gamins s'initient à l'italien ou à l'espagnol pendant que les hommes, tout en picolant, négocient la répartition des caravanes. Les transactions peuvent durer plusieurs jours entre tensions, rigolades et engeulades. Pour la plupart hors d'état de rouler, les caravanes restent sur place, alors ceux

qui s'en vont revendent la leur. Parfois, quand ils n'ont pas pu trouver un acheteur, ils la détruisent avant de partir. Rien n'est gratuit, et les copains du passeur s'en mettent au passage plein les poches. On les reconnaît à leurs portables. Mais avec ou sans portable, tout le monde ici passe son temps à téléphoner.

Walter est surnommé le Journaliste parce qu'il descend deux fois par mois en Espagne vendre des journaux. En France, il a dû se résigner à faire la manche. Il raconte avoir été spolié de ses terres en Roumanie. « Ici, c'est la misère, on n'a pas de douche, on chope des poux. Mais là-bas, on était rejetés de partout. Impossible de trouver du travail, de mettre nos enfants à l'école. J'étais censé faire vivre ma femme et quatre enfants avec une allocation de 10 marks, de quoi acheter un poulet et deux baguettes. » Dans sa fuite, il a dû laisser son plus jeune fils chez son père. « On a passé la frontière à pied. Il était trop petit pour résister à la marche. » Depuis le mois de février, Walter téléphone régulièrement à son fils. C'est un habitué des call box, ces cabines d'où l'on appelle l'autre bout du monde pour moins cher. Là, pendant qu'il est en ligne, deux de ses copains règlent leur note en petite monnaie. « Tu ne pourrais pas avoir des billets, comme tout le monde ? » lance le guichetier. Impassibles, ils paient, sourient et saluent. En retour, ils se prennent un « adieu et ne reve-



nez jamais ». Pestant contre « ces mendiants », le guichetier désinfecte la monnaie et le téléphone à l'alcool avant de désodoriser la cabine. Personne ne bronche dans la file d'attente. « Le lundi, quand ils viennent à trente, c'est une vraie tomade. On va finir par devoir les interdire. Vous les connaissez, vous savez comment ils vivent. »

Walter passe à côté du racisme comme de sa convocation à l'Ofpra. Il a oublié la date, ou craint l'expulsion. De toute façon, il est persuadé que tout va avec le fait d'avoir ou pas une maison : les papiers, le travail, les allocations, les enfants à l'école... Il pense tenter bientôt sa chance en Irlande, la nouvelle destination à la mode sur le camp. Il a l'espoir d'y poser ses valises. De son côté, Mona, qui fait partie du voyage, a le blues à l'idée de reprendre la route. A 10 ans, elle sait écrire plein de noms de pays. Elle vient d'apprendre « Irlande » et s'essaie déjà à l'anglais. Mais à la veille du départ, pendant que les grands fêtent leur dernière soirée à Saint-Ouen autour des feux, sa peur ressurgit de devoir se cacher à nouveau pour gagner l'inconnu. Ce soir, elle échangerait bien son destin de voyageuse.

Nadia la rebelle, avec son bombers sur sa jupe à fleurs, sa bague yin yang et ses allures de

garçon marqué, n'apprécie pas non plus tous les jours d'être rom. Tous les adolescents rêvent de découvrir le monde, elle, elle voudrait pouvoir mettre des jeans : « C'est la honte ces fringues, mais on est obligées de les porter, c'est la tradition. » Tout aussi traditionnellement, sa mère pourrait la vendre à un homme qu'elle n'aurait pas choisi. « C'est arrivé à Simona. Elle n'a que 12 ans. Sa belle-famille a payé 500 francs pour l'avoir. Cette fille n'a rien dans la tête, elle aurait dû refuser. Moi, je ne me marierai pas avant 18 ans et je ne suis même pas sûre d'épouser un Tsigane. »

SOURIRES DORÉS

En attendant de faire la révolution, elle se contente d'envoyer balader sa mère, estimant ne plus devoir se plier aux ordres puisqu'elle travaille. Mais quand le dentiste turc passe dans le coin, elle se précipite pour savoir combien coûterait la pose de six dents en or. Même si elle a très envie d'afficher, comme les hommes et les femmes de sa communauté, ce signe de richesse, 800 francs, c'est trop pour elle. Pour limer ses quenottes bien saines et y plaquer de fines feuilles à 20 carats, Nadia attendra. Pour l'instant, elle se contente du spectacle de l'intervention sur les autres. L'homme s'installe dans une

caravane, sous un faible éclairage, ses instruments bien alignés, à même le couvre-lit. Pour façonner un sourire de pacha, il lui faut environ une heure. « Chez les Roms c'est la tradition. J'ai un cabinet dentaire mais je ne veux pas qu'ils y viennent. Alors, c'est moi qui me déplace, contre toutes les règles d'hygiène. » Il a pourtant plus de succès que les dentistes conseillés par Médecins du monde qui consultent régulièrement sur le camp. Quand on explique à Nadia que chez les gadjé le sourire doré n'est pas particulièrement prisé, elle hésite. Mais tout compte fait, elle préfère rester tsigane « parce que, malgré la pauvreté et les persécutions, c'est la liberté ».

[◀ RETOUR](#)